

Les pigeons

Nous en avions rêvé tous les deux, Marcel et moi !

Posséder quelques couples en toute propriété, les installer dans le poulailler familial quelque peu transformé en volière pour les empêcher de nous quitter, nous avait permis de les voir évoluer en toute liberté sans pour autant porter préjudice aux autres volailles avec qui les pigeons entretiennent généralement de bonnes relations.

Nos parents plutôt méfiants quant aux idées que nous leur soumettions ne firent aucune difficulté et acquiescèrent bien volontiers. Elever quelques pigeons ne devait poser aucun problème. Y voyaient-ils eux-mêmes quelque intérêt ?

Aussi, c'est sur les conseils de notre mère que nous nous adressâmes à M. Menjou, dit « Tintin », un propriétaire peu fortuné et quelque peu original qui possédait quelques hectares de terre au fond de la plaine et que l'on voyait fréquemment rouler dans le village sur une petite trotteuse d'un autre âge. Derrière la carriole se trouvait une grande cage dans laquelle il livrait des pigeons à la demande. Cet homme avait un élevage à la ferme et vivait en partie des revenus que lui rapportaient les pigeonneaux qu'il retirait du nid peu avant qu'ils ne s'envolent. Les oiseaux portaient encore le duvet blanc ou jaune dont sont parés les jeunes pigeons. Pour plus de sécurité il les vendait attachés par les pieds et le bout des ailes légèrement taillées.

Tintin prit la commande et quelques jours plus tard nous livra une première commande de 5 pigeons. Assez communs, ils étaient plutôt gris bleu foncé ; un seul, plus clair, cendré, portait sur les ailes deux barres noires. Ils furent baptisés Tarzan, Tigrette, Colombine, Paul et Virginie. Pendant des jours, ces oiseaux furent l'objet de toutes nos attentions. On passait nos journées à les observer à travers le grillage et parfois même on pénétrait dans le poulailler. Là, assis à même le sol, nous surveillions tous leurs gestes. Marcel pouvait dire à l'avance ce que chaque pigeon avait l'intention de faire. Il prévoyait avec une grande certitude ce que ferait Tarzan après avoir bu, Colombine après s'être étirée, Paul et Virginie après s'être épouillés... Nos parents nous voyaient avec admiration rester si silencieux des heures durant et Maman surtout ne cachait pas son plaisir de nous savoir là, dans la cour à l'abri, plutôt qu'à traîner par monts et par vaux, surtout lorsque le soleil inondait le village et que la chaleur était partout suffocante.

Très vite, Marcel voulut, lui aussi, posséder son « cheptel » et Tintin revint cette fois avec des pigeons dont le plumage était autrement coloré. Il s'agissait d'une paire de pigeons blanc et roux. Ils étaient magnifiques. L'un superbe, très élégant, nettement blanc et roux et l'autre plus massif et plus roux que blanc que Marcel s'empressa de nommer Rouquin et Roucoudou. On s'aperçut assez vite qu'ils ne formaient point un couple, c'étaient deux mâles. Peu importe, d'autres

commandes furent passées pour compléter les paires. Et donner une compagne ou un compagnon aux isolés célibataires.

Nous avions bien en tout, au début, une vingtaine d'oiseaux que nous avions installés au fond du poulailler. Pour leur permettre de s'isoler et de nicher, il fallait leur installer un pigeonnier. Et cette fois c'est Papa qui nous apporta son concours. Sachant que son frère Auguste, l'ancien maire d'Ain-El-Arba en possédait un à l'abandon, notre père, Tonino, le lui emprunta sans difficultés. De couleur verte, en forme de pignon, ce pigeonnier comptait une cinquantaine de trous, de quoi abriter largement nos hôtes.

C'est dans ce pigeonnier qu'un jour nous découvrîmes un nid, puis un œuf, puis deux! Ce trésor nous occupa pleinement et c'est avec une très grande joie qu'on vit éclore les premiers pigeonneaux nés chez nous ! D'autres suivirent et très vite, la bande de pigeons dépassa la cinquantaine de sujets. A cette époque, il n'était pas question d'en manger un seul, ce qui explique pourquoi, nos pigeons proliféraient avec autant de succès.



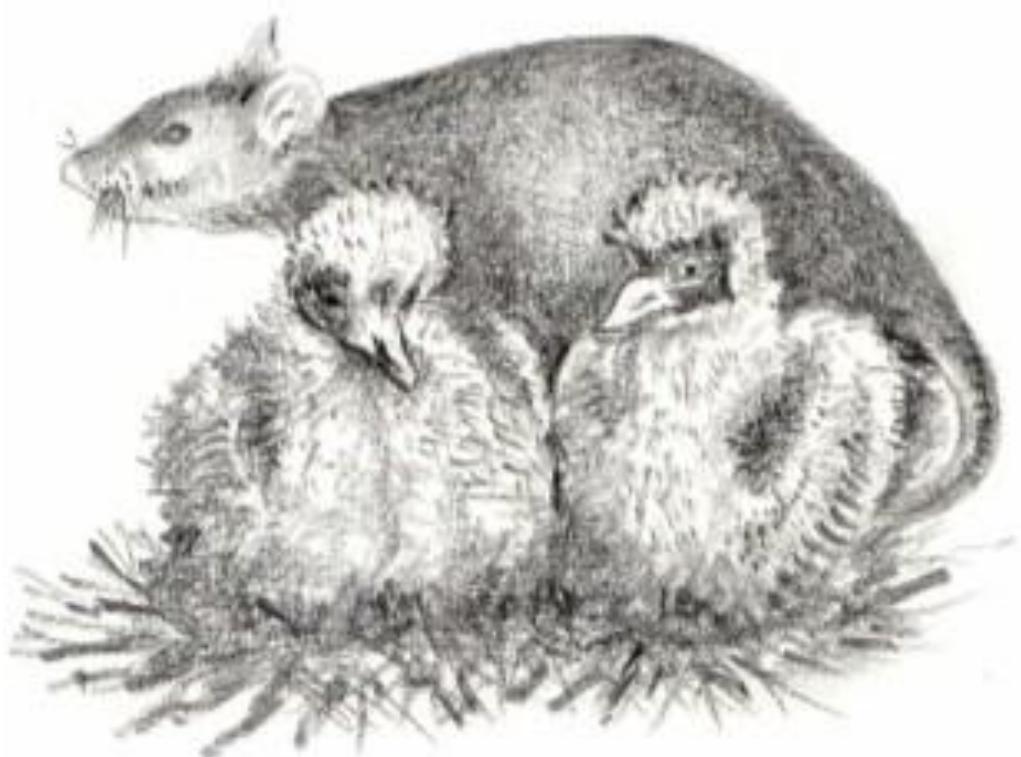
Plus tard, Marcel, faute de place et pour ne pas se voir reprocher les poignées de criblures que ces petites bêtes avaient à longueur de journée - ce qui risquait de mettre à mal nos réserves pour l'année destinées aux volailles -, accepta non sans mal d'en sacrifier aux plaisirs de la table.

Là encore il fallait se montrer diplomate et accepter de donner un peu pour conserver le tout !

Pourtant en 1962, il fallut tout laisser et prendre le chemin de l'exil. Que deviendraient ces pigeons ? A cette époque, je me trouvais sous les drapeaux à Alger, loin de mon petit village mais Marcel dut prendre une grave décision. Je lui cède la parole :

« Oui, personnellement, ce qui m'a coûté le plus en quittant l'Algérie en 1962, c'est d'avoir été obligé de me séparer de mes pigeons et d'avoir dû leur ouvrir les portes du pigeonnier pour qu'ils s'envolent le dernier jour. Nous en avions une bonne trentaine et certains couples possédaient encore des pigeonneaux ou étaient en train de couver... Oui, cela a été un véritable déchirement car nous élevions ces pigeons depuis plusieurs années (1953 ou 54). »

C'est encore Marcel qui me rappelle que, pendant la nuit, les nids étaient régulièrement visités par des rats qui se nourrissaient des œufs et même de pigeonneaux. Nous étions très près de l'ancien four qui de tout temps avait abrité, dans ses ruines et dans la multitude d'objets hétéroclites qu'il contenait, de très gros rats. Ces rongeurs qui hantaient les lieux depuis toujours s'étaient définitivement fixés, attirés aussi par les sacs de criblure et de blé et confortablement protégés par quelques bottes de paille destinée à confectionner le nid des poules pondeuses ou couveuses. Leur colonie était prospère et ses membres de plus en plus audacieux ! Notre père quelques années avant sa mort décida d'acheter une grande ratière qui en trois ou quatre « fournées » nous en débarrassa pour une grande partie. Les heureux rescapés qui évitèrent le piège et la noyade se vengeaient en croquant nos tendres pigeonneaux au nid !



Les pigeonneaux victimes des rats